

Le meuble et le crayon

Je ne mens jamais parce que c'est trop difficile. Voilà pourquoi vous devez me croire alors que je m'apprête à vous raconter l'histoire qui bouleversa ma vie.

C'était un jour de septembre, un de ces jours pluvieux d'été, et je me promenais, moi, Kerry, jeune lycéenne de quinze ans, dans les rues d'une petite ville du Sud-est de la France. La pluie me martelait les épaules et le visage mais, malgré les frissons et l'inconfort de mes vêtements mouillés, je continuais d'avancer. Rien ne pouvait perturber cette marche monotone qui animait mes jambes. Je ne pensais à rien. Quand, soudain, mon portable sonna. C'était ma mère. Elle me demandait dans combien de temps je serai à la maison. Etant donné que c'était le jour de mon anniversaire, je me doutais bien que ma famille me préparait une surprise. Souriant intérieurement je lui répondis sincèrement :

- Dans dix minutes...

- D'accord, et pourrais-tu passer au magasin prendre de la chantilly et du miel ?

Je m'étonnais un peu :

- Du miel ? Pourquoi veux-tu de ce truc horrible ?

- Je n'en ai presque plus pour mon petit déjeuner. Et, tant que j'y pense, prends aussi une brosse à dent, ton père à cassé la sienne.

Cette dernière requête me fit voir clair dans son jeu, elle cherchait à gagner du temps.

J'orientai mes pas sur la droite. L'épicerie se dessinait déjà dans mon champ de vision.

Une centaine de mètres et j'y serai.

- Et ce sera tout ? Demandai-je à ma mère, à l'autre bout du fil.

Elle réfléchit un instant et alors qu'elle s'apprêtait à me répondre, un choc venu d'en face me fit perdre l'équilibre. Mon portable me glissa entre les doigts et alla heurter violemment le sol. La batterie se détacha du reste et la voix de ma mère disparut. En relevant la tête, mon regard rencontra celui d'une vieille dame égarée. Ses grands yeux noirs me scrutèrent un moment à travers ses grosses lunettes rondes. Elle se passa une main dans sa chevelure hirsute et bouclée, de couleur noisette, avant de parler :

- Vous devriez faire attention jeune fille. Bousculer une vieille dame à l'apparence anodine pourrait en réalité avoir de graves conséquences...

Sa voix était la chose la plus horrible que je n'ai jamais entendue. Son timbre grinçant me fit plisser les yeux et je balbutiai de vagues excuses avant de m'éloigner d'un pas vif non sans avoir prestement ramassé mon portable. En entrant dans le magasin j'hésitai à rappeler ma mère. Finalement je renonçai. Mon crédit était presque épuisé et si elle avait besoin d'autre chose, elle n'aurait qu'à m'envoyer un message. Après m'être procurée le nécessaire et l'avoir payé, je repris mon chemin. La pluie s'était un peu calmée, ce qui rendit ma marche un peu plus agréable.

En chemin, je rencontrai Madame Flowers, ma voisine. Ayant toujours habité le quartier je l'avais connu dès mes premiers jours, d'où mon sourire aimable et mon signe de main à son adresse. La vieille dame, qui avait toujours montré beaucoup de sympathie à mon égard, fronça les sourcils.

- Vous allez bien ? Demandai-je. Maman m'a dit que vous étiez revenu avant-hier d'Égypte. Cela vous à plu ?

Les rides sur le front de ma voisine se creusèrent d'avantage.

- Excusez-moi jeune fille mais... Je dois avoir un trou de mémoire. Quel est votre nom déjà ?

Cette réponse me troubla profondément.

- Eh bien madame Flowers, c'est moi, Kerry...

Voyant que la vieille dame ne changeait pas d'attitude je continuai :

- Je suis la fille des gens qui habitent la villa rose, juste à coté de chez vous. Vous me gardiez quand j'étais petite, lorsque mes parents travaillaient...

Son incompréhension laissa soudain place à de l'hostilité sur son visage.

- Ce n'est vraiment pas drôle jeune fille !

Ce fut à mon tour de me sentir complètement déroutée.

- Mais madame...

Madame Flowers me coupa la parole.

- Ne me prenez pas pour une sotte ! Je connais ces gens depuis plus de vingt ans, alors il me semble que je serais au courant s'ils avaient une fille, vous ne croyez pas ?

Choquée, je fis un pas en arrière. Jamais la vieille dame ne m'avait parlée avec une telle haine. Je renonçai à la convaincre de la sincérité de mes paroles et pris la fuite. Avait-elle subi un traumatisme qui l'aurait poussée à me rayer de sa mémoire durant ses vacances ? Probablement, je ne voyais pas d'autres solutions.

Quand j'arrivai devant ma maison un immense soulagement m'envahit. Au bout de quelques minutes mon grand frère vint m'ouvrir la porte :

- C'est pour quoi ? Demanda-t-il visiblement agacé.

- Ecoute Tonio, ne fais pas l'imbécile, je viens de passer une journée assez affreuse alors fiche-moi la paix avec tes blagues stupides !

Le roue lui monta aux joues et je m'inquiétai soudain de le voir énervé pour si peu.

- Il y a un problème ? Interrogeai-je.

- Oui, répondit-il en me repoussant d'un doigt, furieux. On se connaît d'où ?

Par-dessus son épaule je vis mon père s'approcher d'un air inquiet. Il me lança un grand sourire et tous mes doutes s'envolèrent d'un coup. Tout ceci n'avait été, semble-t-il, qu'une mauvaise blague qui se terminait enfin.

- Nous t'attendions justement...

J'allai me jeter à son cou.

- Qui est-ce ? Demanda la voix de ma mère dans mon dos.

Je me retournai d'un bloc pour lui faire comprendre que leur mauvaise farce avait échoué mais la voix de mon père me prit de court :

- C'est la fille d'un collègue, je lui ai promis de lui prêter quelques outils et, comme

convenu, Orties est venu les récupérer...

Mon cœur chavira dans ma poitrine. Orties ? Était-ce ainsi qu'il m'avait nommée ? Et qui était ce collègue dont il parlait ? Je ne pus retenir l'angoisse qui me nouait les entrailles plus longtemps.

- Papa ! Maman ! C'est moi ! Je m'appelle Kerry et je suis votre fille !

J'avais l'impression de me trouver dans un véritable cauchemar. Ces paroles étaient sorties d'un bloc de ma gorge et un silence pesant s'installa. Les larmes montèrent d'elles-mêmes à mes yeux. Que se passait-il ? Pourquoi plus personne ne me reconnaissait ? Le portable de mon père sonna et il s'éloigna pour décrocher. Ma mère et mon frère ne me quittaient pas des yeux, comme si j'étais un spécimen dangereux dont il fallait à tout prix se méfier. Tonio finit par rompre le silence :

- Cette fille est complètement dingue !

- C'est faux ! Rétorquai-je violemment.

Mon père revint vers nous. Il semblait hors de lui.

- La fille de mon collègue est malade, expliqua-t-il. Elle passera demain.

Tout en parlant il me lança des regards noirs.

- Alors qui est cette fille dans notre maison ? Demanda mon frère.

- Je suis ta sœur !

J'étais au comble du désespoir. Jamais je n'avais imaginé qu'une journée puisse être aussi horrible. Comment pouvait-on me faire ça le jour de mon anniversaire ? Mon père secoua la tête.

- Je ne sais pas qui t'envoie mais dis lui bien que cette plaisanterie est infâme. Notre fille est morte il y a des années...

Je déglutis. Etant jeune j'avais frôlé la mort, renversée par une voiture, j'avais passé deux semaines dans un hôpital. Peut être mes proches avaient-ils oublié que j'avais survécu. Peut-être fallait-il simplement leur montrer ma chambre ? Ou juste le contenu de mon sac ? Il y avait mon nom sur mon carnet, peut-être serait-ce suffisant pour les convaincre ? J'ouvris la fermeture éclair de la poche où ce dernier était rangé. Elle était vide. Pas le moindre cahier, pas la moindre trousse, rien. D'ailleurs mon sac lui-même commençait à disparaître. Je tentais de le retenir mais, au bout de quelques secondes, ma main ne rencontra plus que du vide. Je levai vers ma famille un regard ahuri :

- Il a disparu...

Mon père respira bruyamment pour signaler son impatience.

- De quoi parlez-vous ?

Je ne lui prêtais guère attention, montant quatre à quatre les marches menant à l'étage, j'ouvris la porte de ma chambre à la volée. Il n'y avait aucune de mes affaires. Rien, pas même mon lit. Tonio me saisit par le bras.

- Qu'est-ce que tu viens faire dans ma salle de jeux, morveuse ?

- Ma chambre... Où est ma chambre ?

Je n'avais même plus la force de pleurer. Tout ce qui était moi semblait avoir disparu. Comme si je n'existais plus. Je pris un crayon sur le meuble le plus proche et l'enfonçai dans la main de Tonio. Il cria de douleur. Si je pouvais faire mal, cela signifiait que

j'étais bien réel. Je me débarrassai rapidement de mon arme improvisée. Mes parents s'avancèrent d'un pas menaçant. L'hystérie qui me menaçait éclata soudain.

Comment m'avaient-ils oublié ? Et qu'allais-je devenir sans eux ? Je courus dans le couloir et renversai le premier meuble que je croisai. Celui-ci, au moins, était comme dans mon souvenir. D'ailleurs, il n'y avait que ma chambre qui avait changé. A croire qu'il s'agissait d'un coup monté. Le contenu du mobilier s'éparpilla sur le sol. En voulant ramasser un petit objet je m'aperçus que mes doigts commençaient à disparaître. Puis ma main devint à son tour invisible. Ma famille me regardait d'un air dangereusement inquiétant. Ils ne semblaient pas se rendre compte que, petit à petit, je disparaissais. Je me mis à geindre comme un animal qui souffre. Le mal, qui avait déjà consumé mes bras, s'attaqua soudain à mes jambes, puis à mon ventre. Que m'arrivait-il ? Dans un dernier cri, mon visage s'évapora à son tour. Quelques secondes plus tard, j'avais entièrement disparu.

Je me redressai d'un bond, le corps trempé d'une sueur froide. Ma première réaction fut de regarder mes jambes. Elles étaient bien là. Soulagée, je finis par me lever. En m'approchant de la porte je ramassai mécaniquement un crayon apparemment tombé de mon meuble. Mon frère entra alors en trombe dans ma chambre.

- Qui êtes-vous ?

Je me figeai, il sourit.

- Je plaisante bien sûr. Il fit un geste de la main et mon regard se fixa sur le pansement qui la lui recouvrait presque entièrement.

Je l'écartai brusquement de devant moi. Mon cœur manqua un battement, le meuble du couloir avait été renversé et son contenu éparpillé par terre...